
M A N U S C R I T

KANT

sur la critique de la raison pure

de Marius Ivaškevičius

traduit du lituanien par Akvilė Melkūnaitė

cote : LIT15D1037

Date/année d'écriture de la pièce : 2013

Date/année de traduction de la pièce : 2014



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international
de la traduction théâtrale ».

Comment comprendre cela.

Le mieux c'est de voir, c'est à dire, de vous imaginer une ville calme, au rythme indolent : Königsberg, en Prusse Orientale, une ville qui n'existe plus aujourd'hui. Elle est la capitale de la Prusse Orientale, qui elle non plus n'existe plus, et qui, à l'échelle du monde, n'est qu'une province. A cette époque, le monde est d'ailleurs relativement jeune, il n'a pas encore connu les deux guerres, l'industrialisation du XIX siècle ; il n'a encore connu ni ce siècle, ni celui qui suivra. Sous peu, la France sera secouée par la Révolution, mais pour le moment cela reste du domaine de l'avenir.

Le présent, quant à lui est calme. Dans les journaux, on lit que l'Amérique est déjà indépendante, que les premières montgolfières volent dans le ciel de France et qu'avec elles, apparaissent dans le monde les premiers hommes sachant voler. Pendant ce temps, un volcan crache sa lave quelque part en Islande. Cela fait plusieurs mois qu'il est actif : d'horribles nuages volcaniques surplombent et empoisonnent l'atmosphère de la moitié de l'Europe du Nord. Mais ici on ignore cela : les journaux n'en parlent pas. C'est déjà le mois de novembre à Königsberg, mais le temps reste doux et beau comme en septembre. Tout est si calme que c'en est suspect.

Maintenant que nous avons parlé du temps de façon générale, il nous faut nous aventurer plus profondément dans Königsberg même. Chercher la Prinzessinstrasse. Le numéro 3 de cette rue sera le lieu de l'action. Il s'agit d'une maison à un étage avec un grand jardin dont la clôture longe le mur de la prison municipale. C'est là, dans cette maison, qu'habite Emmanuel Kant, le héros de notre pièce. Nous le surprenons au moment où il s'apprête à déjeuner. On ne peut qu'imaginer ce qu'est un déjeuner à Königsberg, à cette époque ; c'est quelque chose d'inconcevable aujourd'hui. Un rituel. Kant ne mange qu'une fois par jour : son emploi du temps l'exige. Mais ce déjeuner dure longtemps : de trois à quatre heures, parfois même la moitié de la journée. Il déjeune en compagnie de ses amis, exclusivement des hommes appartenant à l'élite königsbourgeoise. Ils parlent de tout, mais jamais de leur travail.

Il y a deux raisons pour lesquelles il n'est pas inutile que vous vous imaginiez le monde au-delà des murs de cette salle à manger.

- Nous ne sortirons plus de cette pièce, car désormais rien, strictement rien ne sera plus important qu'elle.

- L'imagination est un privilège qui n'appartient qu'à l'être humain. Sur cette planète, seul l'Être humain est capable de voir ce qui n'existe pas dans la réalité. Voilà une occasion de le vérifier.

Mais ce n'est là qu'une des qualités l'être humain ; il y en a beaucoup d'autres, à l'étude desquelles l'homme de la Prinzessinstrasse consacra sa vie entière. Pour comprendre l'être humain il lui a d'abord fallu chercher *ce* avec quoi il pourrait le comprendre. Autrement dit, inventer des instruments, avant de se mettre à disséquer la raison au moyen du scalpel de la philosophie. Il s'agit là d'une occupation inhumaine. Explorer la raison en se servant de la raison revient à peu près à vouloir piquer une aiguille avec cette même aiguille.

Cependant, Kant piqua. Il définit les limites de la raison. Il donna la formule de l'être humain,

le divisa en plusieurs parties et décrivit la manière dont tout cela fonctionnait. Ainsi, il put à la fois démasquer l'Être humain et Celui qui le créa : pour certains, Dieu, pour d'autres, la Raison Suprême de l'Univers. Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi le Regard Suprême de l'Univers se concentra soudain là-bas, sur la maison de la Prinzessinstrasse.

En conclusion : du point de vue du temps et de l'espace, l'œuvre qui suit est très pauvre : une journée, qui commence un après-midi, dans une seule pièce. Mais le lieu décrit est très particulier, car il a été abandonné non seulement par le temps mais aussi, d'une certaine façon, par l'espace : il ne reste plus de maison, plus de rue, plus aucun signe que quelque chose y ait existé un jour... Donc, tout cela existe bien quelque part. Je ne sais pas précisément où, mais je sais qui connaît la réponse. Comme l'a dit un jour notre héros² : quand je ne sais pas, je crois.

Moi aussi je crois qu'au cours d'une nuit claire de l'Univers, quand les étoiles sont moins actives, cette journée redevient visible. Il est alors même possible de la toucher.

Marius Ivaškevičius

PERSONNAGES

Kant - Emmanuel Kant, philosophe, 60 ans. Petit, maigre, visage d'un vieil enfant.

Martin - Martin Lampe, serviteur de Kant, ancien soldat de l'armée prussienne, 50 ans. De taille moyenne, maigre, visage rusé, un peu ivrogne, un air de canaille.

Phobi - Phobi Green, qui se présente comme la nièce de Joseph Green, meilleur ami de Kant, commerçant écossais vivant à Königsberg ; 27 ans. Grande, taille et visage magnifiques, longues jambes, doigts longilignes, grands yeux, regard toujours ardent, séducteur.

Schults - Johan Schults, théologien, premier prédicateur de la cour royale de Königsberg, compagnon permanent des déjeuners de Kant, 60 ans. De taille moyenne, intellectuel, aux traits doux, un peu féminins.

Vigilante - Johan Vigilante, juriste, compagnon permanent des déjeuners de Kant, 50 ans. Grand, maigre, l'air toujours digne, visage sérieux, sec, regard un peu fanatique.

Schefner - Johan Schefner, chef de police de Königsberg, compagnon permanent des déjeuners de Kant, 60 ans. Assez fort, de taille moyenne, visage de militaire pas trop intellectuel et qui aime bien la débauche.

Yoël - médecin particulier de Kant, et compagnon permanent des déjeuners, 55 ans. Pas très grand, taciturne.

Fridérique - Fridérique Rebecca, soeur de la communauté des luthériennes piétistes, 19 ans. De taille moyenne, pas une beauté, mais sympathique. Visage jeune et assez naïf. Très féminine mais cette féminité est maîtrisée.

Anna - Anna Régina, soeur prieure de la communauté des soeurs luthériennes piétistes, 40 ans. Une femme avec des couilles. Bien forte, voix basse.

Kaufman - Johan Kaufman, domestique à la recherche d'un nouveau maître, 40 ans. Très grand, membres longs et massifs, visage osseux, mâchoire large et saillante.

L'action se situe à Königsberg (Prusse Orientale), en novembre 1784, au n° 3 de la Prinzessinstrasse, dans la maison de Kant.

ACTE I
LA VOLONTÉ

MARTIN. - La soupe est servie.

Tout le monde s'assoit. Martin sert la soupe. Kant fait bouger sa chaise avec ses fesses.

KANT. - Quelque chose ne va pas avec la chaise.

Martin se penche sur la chaise de Kant.

MARTIN. - Il n'y a rien.

KANT. - Ou alors, ce n'est pas la mienne.

Schefner fait branler sa chaise avec ses fesses.

KANT. - Elle branle différemment.

MARTIN. - Pareil.

KANT. - Mais différemment.

Yoël fait branler sa chaise avec ses fesses.

Kant fait branler la sienne.

YOËL. - Pareil.

KANT. - La mienne, plus.

Kant fait branler sa chaise.

KANT. - Martin.

MARTIN. - Quoi ?

KANT, *fait branler sa chaise.* - La mienne, plus, tu entends ?

VIGILANTE, *fait branler sa chaise.* - La mienne peut-être plus encore.

Kant fait branler sa chaise.

KANT. - La mienne, le plus.

Tous font branler leurs chaises avec leurs fesses.

KANT. - Vous entendez la mienne branler ?

MARTIN. - Elle bouge mais elle ne branle pas.

KANT. - Comment peux-tu distinguer ?

MARTIN. - À l'oreille. (*Il met ses doigts dans la bouche et fait branler une dent peu stable*).
Ça s'entend, non ?

Silence.

MARTIN. - Moi je l'entends. Les autres bougent mais ça ne s'entend pas ; celle qui branle, la voici (*il fait branler sa dent*).

YOËL. - Ça ne fait pas mal ?

MARTIN. - Je m'y suis habitué. Je la tripote de temps en temps avec ma langue. Ça fait passer le temps.

Kant fait branler sa chaise avec ses fesses.

KANT. - Du vin. Blanc, rouge, blanc, rouge, rouge.

Martin sert le vin.

SCHULTS. - Dieu que c'est agréable ! Apaisant.

SCHEFNER. - Quoi ?

SCHULTS. - Nous. Si j'essayais d'aborder le sujet à la maison, avec Dorothée Eléonore...

SCHEFNER. - Quel sujet ?

SCHULTS. - N'importe lequel.

Silence.

SCHULTS. - Des discussions en apparence si passionnées, mais qui reposent ! Chez moi c'est le contraire. Il ne se passe rien, mais on se fatigue.

KANT. - C'est la tension.

SCHULTS. - Provoquée par rien.

KANT. - Par la femme.

SCHULTS. - Bien qu'elle ne fasse rien, ne dise rien... Pourtant la tension est insupportable.

Kant sort un petit papier. Il prend des notes.

SCHEFNER. - Le pire, c'est quand d'emblée elle ne dit rien.

SCHULTS. - Le plus agaçant alors, c'est que toi tu l'entends. Et c'est un bruit terrible... Impossible de se concentrer.

Kant met le papier dans sa poche. Il tient sa main au-dessus de la soupe.

KANT, à Yoël. - Dans les soixante-dix.

YOËL. - Laissons-la descendre encore un peu.

KANT. - Deux fois la température du corps ?

YOËL. - Oui, moins dix.

Tous tiennent leurs mains au-dessus de leurs assiettes de soupe. Ils prennent la température.

VIGILANTE. - Pourquoi les Français ont-ils réussi à décoller alors que chez moi, ça ne fait qu'absorber l'humidité ?

SCHULTS. - Je ne crois pas qu'ils aient décollé.

VIGILANTE. - C'était pourtant dans les journaux...

SCHULTS. - Certes...

VIGILANTE. - Il est écrit qu'elle a volé un peu. Ils ont même publié une gravure.

KANT. - Voilà, messieurs. C'est bon.

(Il lève son verre). À la première gorgée.

YOËL. - À la première.

Tous boivent. Ils reposent leurs verres. Martin les remplit.

SCHULTS. - Dieu que c'est agréable. Tout le monde se tait et cela ne dérange personne.

Tous mangent la soupe.

SCHEFNER, soudain, son visage se crispe de douleur. - Sss...

YOËL. - Qu'est-ce qu'il y a ?

SCHEFNER. - Une arête.

Schefner essaie de retirer l'arête avec sa langue.

KANT. - Utilisez votre volonté, Johan.

C'est comme ça que je chasse toutes les maladies.

YOËL. - Il n'arrivera pas à la retirer.

KANT. - Si.

SCHEFNER. - Comment ?

KANT. - Pardon ?

SCHEFNER. - Comment l'utiliser ?

KANT. - En la concentrant.

SCHEFNER. - Où ça ?

KANT. - Concentrez votre volonté.

SCHEFNER. - J'ai compris. Mais où, concrètement ?

KANT. - En vous.

Tous observent Schefner.

YOËL. - Il n'y arrivera pas.

KANT. - Il doit y arriver. Où alors sa volonté n'est pas développée.

Tous observent Schefner. Il sort sa langue et prend une arête imaginaire entre ses doigts.

SCHEFNER. - Elle est retirée.

KANT. - C'est le plus sûr des remèdes.

Tous mangent.

VIGILANTE, *tient sa main au-dessus de l'assiette.* - Ou bien ils veulent nous bernier. Ils ont chauffé la montgolfière juste pour faire semblant, pour que la honte soit plus grande, alors qu'en fait, ce n'est qu'une question de volonté. De maîtrise de la volonté.

SCHULTS. - Balivernes.

VIGILANTE. - Soi-disant, ils ont dépassé la physique, c'est presque de l'alchimie.

SCHULTS. - Les Français et la volonté, mais c'est absurde ! Question volonté, ce sont les Prussiens les plus forts.

Les Anglais sont les plus forts question navigation, et nous, question volonté.

VIGILANTE. - Mais ce sont les Français qui ont fait décoller la montgolfière... Et ils écrivent que...

SCHULTS. - Si on devait croire tout ce qui est écrit... Pourquoi provoquer Dieu avec des montgolfières ?

VIGILANTE. - Mais Dieu nous a donné des mains...

SCHULTS. - Justement. Pas des ailes...

VIGILANTE. - Pour fabriquer des montgolfières.

SCHULTS. - Sûrement pas pour fabriquer des montgolfières, Johan.

VIGILANTE. - Et il nous a donné la volonté pour les faire décoller.

SCHULTS. - Et la Raison pour ne pas le faire.

Dans quel but faire s'élever des choses sans but ?

VIGILANTE. - Si seulement je savais quel est mon but...

SCHULTS. - La montgolfière n'est pas notre but.

VIGILANTE. - Alors quel est notre but ?

Silence.

VIGILANTE. - Où sont les manifestations de notre volonté ? Nous n'arrivons même pas à soulever...

KANT, à *Vigilante*. - Qu'est-ce que vous voulez soulever, Johan ?

VIGILANTE. - Notre fierté. Les Français nous l'ont piquée...

KANT. - Mais que voulez-vous soulever ?

VIGILANTE. - Peu importe. (*Regarde autour de lui*). La table, par exemple. Peu importe...

KANT. - Où ça ?

VIGILANTE. - Vers le haut. N'importe où.

Je propose simplement que l'on rende à la Prusse son inflexible volonté.

Silence.

KANT. - Martin, débarrasse la soupe.

Martin prend la soupière de la table. Il la tient au-dessus de la table.

SCHEFNER, *regarde autour de lui, perplexe.* - Alors, on soulève ?

VIGILANTE. - Je vous propose de mettre les mains sur la table. Pour que la volonté sache ce qu'elle est en train de soulever.

Tous posent leurs mains sur la table.

VIGILANTE. - Quelqu'un n'est pas en train de soulever.

YOËL. - Moi je soulève.

VIGILANTE. - Monsieur le prédicateur.

SCHULTS. - Ah ne me poussez pas, hein. Je maîtrise ma volonté.

Martin se penche sous la table tout en tenant la soupière dans ses mains.

KANT. - C'est comment ?

MARTIN. - Comme toujours.

VIGILANTE. - Il est possible, messieurs, que nous soyons en train de soulever la pièce entière.

SCHEFNER. - Où ça ?

VIGILANTE. - Vers le haut, imperceptiblement.

Vérifions l'heure, messieurs. Nous avons commencé à nous élever à deux heures moins vingt.

Tous regardent l'horloge. Le balancier s'immobilise.

VIGILANTE. - Quelle tension.

SCHULTS. - Je vous propose de redescendre doucement. Au moins pour faire baisser la tension.

SCHEFNER. - Alors on descend ou on s'élève ?

SCHULTS. - On descend. Doucement.

Kant se lève, s'approche de l'horloge. Il ouvre la petite porte de l'horloge, prend une clé, essuie la poussière avec un bout de tissu. Il met la clé dans la serrure, la fait tourner lentement jusqu'à ce qu'elle s'arrête. Il sort la clé. Il fait bouger le balancier et ferme la petite porte.

Il revient à table, s'assied à sa place. Il fait branler la chaise avec ses fesses.

KANT. - Mais qu'est-ce qu'elle bouge.

Schults fait branler sa chaise avec ses fesses.

Vigilante fait branler sa chaise avec ses fesses.

Kant fait branler sa chaise avec ses fesses.

KANT. - La mienne, plus.

VIGILANTE. - Pareil.

Tous font branler leurs chaises avec les fesses.

KANT. - Avez-vous remarqué, messieurs, que le ciel est clair ? Depuis le 5 octobre. Aujourd'hui, nous sommes le 10 novembre. Le ciel est toujours clair.

Même les oiseaux ne partent pas. Ils restent là, tapis, silencieux. Ils attendent.

VIGILANTE. - Qu'est-ce qu'ils attendent ?

SCHEFNER. - C'est peut-être leur façon de protester... Vous vous mettez à voler, disent-ils, alors nous, nous ne bougeons plus.

KANT. - Les pommes ne tombent pas.

VIGILANTE. - Comment ça, elles ne tombent pas ?

KANT. - Elles restent à leur place.

SCHEFNER. - Vous avez secoué ?

KANT. - Je n'ai pas besoin de pommes.

MARTIN. - Pourquoi tomber si personne n'a besoin de pommes. Quand on aura besoin de pommes, on secouera.

Elles pourraient même hiberner. Comme ça, pas besoin de repousser l'année prochaine.

Silence.

KANT, à *Schefner*. - Avez-vous reçu le compte rendu ?

SCHEFNER, *acquiesce*. - Huit cadavres. Avec des traces de mort violente.

KANT. - Rien qu'en octobre ?

SCHEFNER. - C'est ça.

C'est un bon, un bel automne. Les hommes ne veulent pas disparaître.

VIGILANTE. - D'habitude, combien en un mois ?

KANT. - L'an dernier, en octobre, soixante-quinze.

SCHEFNER. - Mais quel octobre c'était ! Il y avait de la boue partout. On n'avait pas envie de vivre.

VIGILANTE. - Ça fait quand même une grosse différence.

KANT. - Trop grosse. Ça, plus les pommes...

SCHEFNER. - Pour les pommes, il suffit de secouer les pommiers.

VIGILANTE. - Et les oiseaux, qu'est-ce qu'ils viennent faire là-dedans ?

Silence.

SCHEFNER. - Les oiseaux ne me dérangent pas. Bien qu'ils se taisent, je ne les entends pas.

SCHULTS. - Leur silence est incompréhensible.

SCHEFNER. - Mais à la maison, quand elle se tait, je l'entends plus encore que quand elle parle.

SCHULTS. - Parce que c'est pour nous qu'elles se taisent. Ce n'est pas pour elles.

Kant se tourne vers l'horloge. Le balancier s'est immobilisé.

Tous regardent l'horloge, silencieux.

SCHULTS. - Serions-nous coincés ?

KANT. - Oui.

SCHEFNER. - Où ça ?

KANT. - Partout.

Silence.

KANT. - Même la digestion s'est arrêtée.

YOËL. - Ça fait mal ?

KANT. - Ça m'empêche de réfléchir. Il ne se passe rien, mais ça m'empêche de réfléchir.

Silence.

SCHEFNER. - C'est sérieux. Les pommiers, il suffit de les secouer, mais là...

KANT. - Martin aussi a des spasmes. Douloureux.

YOËL. - Depuis longtemps ?

MARTIN. - Depuis dimanche matin.

KANT. - Martin, l'horloge s'est arrêtée.

MARTIN. - Il faut nettoyer.

KANT. - Qu'est-ce qu'il faut nettoyer ? Je te dis que l'horloge s'est arrêtée.

MARTIN. - Il faut nettoyer le mécanisme. Avec le temps il s'encrasse...

KANT, *le fait taire.* - Assez.

(*A ses hôtes*). A l'armée, on lui a appris à nettoyer son fusil...

MARTIN. - Pourquoi, les horloges ne s'encrasseraient-elles pas ?

KANT. - Assez, le sujet est clos. Du vin : blanc, rouge, blanc, rouge, rouge.

Martin sert le vin.

KANT. - Et dire que je t'avais demandé de ne pas picoler pendant tes heures de travail.

MARTIN. - Je travaille toute la journée. (*Il sert le vin*). Je vous déshabille avant de dormir, et je vous rhabille le matin... Docteur, j'ai oublié : lequel facilite la digestion ?

YOËL. - C'est le blanc.

MARTIN. - Et moi qui bois tout le temps du rouge...

YOËL. - Le rouge remonte le moral.

MARTIN. - Ça ne fait rien si c'est par-dessus ?

YOËL. - Mieux vaut ne pas les mélanger.

MARTIN. - Je ne mélangerai pas. Ne pas mélanger veut dire ne pas mélanger.

On sonne brièvement à la porte de l'entrée.

KANT. - Qui est-ce ?

MARTIN. - C'est la sonnette, monsieur.

KANT. - Un coup si bref ?

Pause.

KANT. - Qui est-ce qui sonne de cette façon ?

MARTIN. - Personne. A moins que ce ne soit monsieur Reusch.

KANT. - D'habitude il sonne trois coups brefs.

MARTIN. - Il sonne trois coups brefs. Et si l'on n'ouvre pas, il en rajoute un long.

VIGILANTE. - Quelqu'un a dû l'effleurer en passant.

On sonne à la porte.

MARTIN. - On dirait que ce quelqu'un est resté coincé. Il a effleurée et ne sait plus quoi faire.

Pause.

Si vous ne manquez de rien, je descends voir.

Kant fait « oui » de la tête.

Martin sort.

KANT. - Mais qui éprouve le besoin de venir maintenant ?

VIGILANTE. - Peut-être que ce quelqu'un l'a effectivement effleurée.

SCHULTS. - Deux fois de suite ?

VIGILANTE. - Pour être sûr.

Pause.

Ça arrive parfois : on effleure quelque chose. Puis on fait demi-tour. Pour voir ce qu'on a effleuré.

SCHULTS. - D'ailleurs, à propos des montgolfières. Le roi des Français n'approuve pas que les gens se mettent à voler.

VIGILANTE. - Mais il ne l'interdit pas non plus.

SCHULTS. - Mais il ne l'approuve pas. Les animaux sont autorisés à voler. L'homme, lui, doit marcher.

Pause.

VIGILANTE. - Mais il ne lui est pas interdit de sauter.

SCHULTS. - Le saut est le propre de l'homme.

VIGILANTE. - Et si l'on saute haut ?

SCHULTS. - Haut comment ?

VIGILANTE. - Aussi haut qu'on peut.

SCHULTS, *aux autres.* - Je ne comprends pas le sens de sa question.

VIGILANTE. - Vous ne voulez pas répondre.

KANT. - Où voulez-vous sauter, Johan ?

VIGILANTE. - Je veux savoir où est la limite : jusqu'où l'homme peut-il aller ?

KANT. - Mais où voulez-vous sauter ?

VIGILANTE. - N'importe où. En hauteur, par exemple.

KANT. - Où en hauteur ?

VIGILANTE. - Aussi haut que possible.

Entre Martin avec un livre dans la main. Il s'approche de Kant et lui chuchote quelque chose à l'oreille.

KANT. - Individu. Personnalité, cela relève déjà du jugement.

MARTIN. - A vos ordres. Un individu.

KANT. - Qui est-ce ?

MARTIN. - Green est son nom de famille. Je n'ai pas compris le prénom.

KANT. - Joseph ?

MARTIN. - Un de ses proches.

KANT, *à ses hôtes*. - Ce matin Joseph m'a fait savoir par un billet qu'il ne viendrait pas. Des spasmes, et encore des spasmes.

YOËL. - Avez-vous déjeuné ensemble ?

KANT. - Non, séparément.

(*À Martin*). A-t-il de la famille par ici ?

MARTIN. - Si j'ai bien compris, il est de là-bas.

KANT. - D'où ?

MARTIN. - D'où viennent les Green.

KANT. - D'Écosse ?

MARTIN. - Sans doute.

KANT. - Que veut-il ?

MARTIN. - Un autographe, monsieur. Quand j'ai mentionné la soupe, il a gentiment demandé s'il pouvait se joindre à vous.

KANT, *fait une grimace*. - Mais qu'est-ce que tu pues !

MARTIN. - Mes intestins sont bouchés. C'est normal.

Que dois-je répondre, monsieur ?

Pause.

KANT. - Dis-lui que nous avons assez de soupe mais que nous n'avons plus de cuillères. Nous n'en avons que cinq en argent. Quel âge a-t-il ?

MARTIN. - Un âge jeune et charmant.

KANT. - Je ferai porter le livre à Joseph.

Martin se tourne pour aller vers la porte.

KANT. - Martin.

MARTIN. - Quoi ?

KANT. - Ne mens pas. Six cuillères en argent.

MARTIN. - Huit. Deux appartiennent à l'ancien service. Les ornements sont presque

identiques.

Pause.

KANT, *aux hôtes.* - Comment ne pas laisser entrer tout en restant poli ?

SCHULTS. - En finissant la soupe, peut-être ?

KANT. - Finissons-la. Une louche chacun.

YOËL. - Moi je suis à deux doigts de déborder, messieurs...

KANT. - Docteur, juste pour avoir la paix.

MARTIN. - Je sers, monsieur ?

KANT. - Oui.

Martin sert la soupe.

MARTIN. - Il reste encore de la soupe à la cuisine. Si vous voulez en reprendre.

Kant, étonné, lève les yeux sur Martin.

KANT. - Beaucoup ?

MARTIN. - Martha en a fait pour demain. Elle ne sera pas là.

KANT. - Pourquoi ?

MARTIN. - Elle a demandé son jour de congé. Un baptême ou un enterrement.

KANT. - À qui l'a-t-elle demandée ?

MARTIN. - À moi.

Pause.

KANT. - Très bien, Martin. Alors c'est toi qui va lui payer son mois.

MARTIN. - Qu'est-ce que ça veut dire : c'est moi qui vais la payer ?

KANT. - C'est toi qui va lui payer son salaire.

MARTIN. - Mais vous êtes constipé de la tête ? Un serviteur qui paie une cuisinière... qui lui paie son salaire !

KANT. - Mais c'est toi qui lui a permis de sortir.

MARTIN. - Oui.

KANT. - Alors il faut que tu la paies.

MARTIN. - Pourquoi ?

KANT. - Parce que c'est ainsi.

MARTIN. - Mais la payer pourquoi ?

KANT. - Et dis à cet Écossais que nous respectons beaucoup notre honorable Joseph et que nous avons assez de cuillères. Mais que notre compagnie ne parle pas anglais. Qui est-il pour Joseph ?

MARTIN. - Sa nièce.

Pause.

MARTIN. - Elle parle l'allemand. Elle le parle bizarrement mais je la comprends.

KANT. - Tu avais dit *un* proche...

MARTIN. - J'avais dit : une personnalité mais vous m'avez ordonné de ne pas juger.

Pause.

KANT, *aux hôtes.* - Il dit la vérité : je le lui ai ordonné.

VIGILANTE. - C'est pour ça qu'on a effleuré la sonnette si délicatement.

SCHULTS. - On ne sonne plus.

Pause.

VIGILANTE. - Et si nous laissons entrer quelques instants ? Nous ferons ensuite comme avec les autres sujets : nous débattons d'elle...

KANT. - Mais avons-nous besoin de tension, messieurs...

VIGILANTE. - Il y aura de la tension même si nous ne laissons pas entrer. Nous aurons le sentiment de lui avoir interdit l'entrée.

SCHULTS. - Quelle patience. On ne sonne plus.

KANT. - Reusch aurait déjà arraché la sonnette...

MARTIN. - Et plus d'une fois.

Pause.

SCHEFNER. - Oui, débattons d'elle comme d'un sujet. De toute façon, elle est déjà là.

VIGILANTE. - Si elle part, Dieu nous en garde, nous risquons de ne plus avoir à la chasser du tout.

SCHULTS. - Ecoutez.

YOËL. - Quoi ?

SCHULTS. - On ne sonne plus.

Pause.

SCHULTS. - Est-ce que vous entendez ?

MARTIN. - Je vais voir si elle n'est pas partie.

KANT. - Oui, va voir. Peut-être attendons-nous en vain.

Martin s'en va.

Tous écoutent.

KANT. - Je crois qu'elle est partie.

VIGILANTE. - De toute façon, à un moment ou un autre, elle reviendra. Elle va se promener un peu, et puis elle reviendra.

SHEFNER. - Elle s'en est drôlement bien tirée pour faire passer le livre.

KANT. - Je le ferai porter à Joseph...

SCHEFNER. - Elle reviendra avant. Sans avoir attendu.

Quelqu'un monte l'escalier. Tous tendent l'oreille.

Entre Martin.

KANT. - Est-elle partie ?

MARTIN. - Elle s'en vient, monsieur.

KANT. - Où ?

MARTIN. - Elle me suit.

Silence.

KANT. - Tu avais dit que tu allais voir si elle n'était pas partie.

MARTIN. - Je suis allé voir. Mais elle n'était pas partie.

Silence.

KANT. - Milady, êtes-vous là ?

VOIX DE PHOBI. - Je suis là.

MARTIN. - C'est elle, monsieur. Elle est derrière la porte.

Silence.

KANT, à Phobi. - Il y a ici cinq hommes assis qui terminent leur soupe.

MARTIN. - Ne mentez pas, monsieur.

KANT. - Il reste encore de la soupe, mais elle est pour demain. Et les cuillères sont d'un autre service.

MARTIN. - Vous avez menti sur les hommes. Ils sont six.

KANT. - Cinq, ne mens pas !

MARTIN. - Et moi ?

KANT. - Toi tu es debout.

MARTIN. - Je suis un homme tout de même.

KANT. - J'ai dit : cinq hommes assis.

MARTIN. - Je me demande comment vous feriez pour être assis si je n'étais pas debout !

VOIX DE PHOBI. - Monsieur Eymmanuel... Je peux entrer ou pas ?

Un chant de coq retentit au loin. Kant frémit.

Kant sort un bout de papier et prend des notes.

Entre Phobi. Grande. Et d'une beauté à couper le souffle.

Tous se lèvent sauf Kant.

PHOBI, *cherchant des yeux*. - Monsieur Kant ?

MARTIN. - Celui-là, en bas.

PHOBI, à voix basse. - Il travaille ?

MARTIN. - Le coq s'est réveillé. Il note son chant.

Kant remet le papier dans sa poche. Il se lève.

PHOBI, *inclinant la tête*. - Monsieur Kant...

KANT, à *Phobi*. - C'est le coq. Il me rend fou.

PHOBI. - Phobi Green...

KANT, *s'incline*. - Moi-même, mes hôtes.

Phobi regarde autour d'elle.

SCHULTS, *en inclinant la tête*. - Schults. Johan Schults. Premier prédicateur du palais.

PHOBI. Schults...

SCHULTS. Schults. Avec « Ts ». Le T est coincé entre le L et le S. C'est comme s'il n'existait pas. Mais tout de même.

PHOBI. - Qu'est-ce qu'il fait là ?

SCHULTS. - Il est hérité.

Pause.

PHOBI, *s'incline devant Vigilante*. - Phobi Green.

VIGILANTE. - Johan. Vigilante. Je consulte Emmanuel sur des questions législatives.

SCHULTS. - Ce ne serait pas si important s'il n'y en avait pas un autre, pareil : Johan Schultz, avec un Z, second prédicateur du palais. On nous confond.

PHOBI. - C'est un nom courant ?

SCHULTS. - Schults ?

PHOBI. - Johan.

SCHULTS. - Je ne dirais pas ça. Ludovic est un prénom courant.

VIGILANTE. - Friedrich.

SCHEFNER. - Il y a pas mal de Karl.

PHOBI, *elle incline la tête en direction de Schefner*. - Phobi Green.

SCHEFNER. - Johan Schefner. Königsberger Polizeiführer. Inspecteur en chef de la ville.

VIGILANTE. - Une chaise pour mademoiselle Phobi.

Martin apporte une chaise. Phobi s'assoit.

KANT. - Vérifiez si elle ne bouge pas.

Phobi lève un regard interrogateur vers Kant.

SCHULTS. - Faites-la branler.

PHOBI. - Avec quoi ?

VIGILANTE. - Vous-même.

Tout le monde retient son souffle pour écouter. Phobi fait branler la chaise avec ses fesses.

KANT. - Qu'est-ce que vous en pensez ?

PHOBI. - De quoi ?

KANT. - Elle bouge, n'est-ce pas ?

PHOBI. - Quelque chose branle...

YOËL. - Elle doit bouger un peu. Elle ne peut pas ne pas bouger du tout.

Phobi regarde Yoël.

YOËL. - Aaron Yoël. Médecin.

PHOBI. - Aaron.

YOËL. - Avec un double A. Le premier n'est là que pour qu'on prenne son élan...

PHOBI, à *Schults*. - Schults.

SCHULTS. - Schults. Avec Ts. Parce que Johan Schultz avec un Z est le second prédicateur du palais. Un habitué de cette maison. Bien que je sois sans doute plus un habitué que lui.

MARTIN. - Il faudrait vérifier dans les notes, monsieur.

SCHULTS, à *Phobi*. - Si l'on vérifie, je crois qu'on trouverait que je viens plus souvent.

MARTIN. - Ce n'est pas sûr. Il faut compter, monsieur.

SCHULTS. - J'en suis presque sûr, Martin.

MARTIN. - Moi aussi, monsieur. Mais ça ne ferait pas de mal de vérifier.

SCHULTS. - D'autre part, la femme de Schultz avec Z s'appelle Dorothee Ernestine, et le mienne, Dorothee Eleonore. C'est là aussi qu'il est important de ne pas se tromper.

VIGILANTE, à Phobi. - Comment vous sentez-vous assise là-dessus ?

PHOBI. - Parfaitement bien.

SCHEFNER. - Elle ne bouge pas ?

PHOBI, *fait bouger la chaise*. - Non.

VIGILANTE. - C'est merveilleux.

Pause.

KANT. - Du vin. Blanc, rouge, blanc, rouge, rouge... (*Il se tait en attendant que Phobi fasse son choix*).

Tout le monde regarde Phobi. Elle arrête de faire branler sa chaise.

KANT. - Du rouge ou du blanc ?

PHOBI. - Du rouge.

Martin sert le vin.

Silence gêné.

VIGILANTE, *levant son verre*. - À vous, Lady Phobi.

SCHEFNER. - A Milady.

Tous boivent.

KANT. - Comment va l'Écosse ? Je n'ai pas abandonné l'idée d'y aller un jour mais je n'y arriverai sans doute pas. Des montagnes ?

PHOBI. - Des montagnes de quoi ?

KANT. - Je veux dire, des montagnes. S'il y a des montagnes là-bas.

PHOBI. - Oui.

KANT. - Eh bien, c'est de ces montagnes-là que je parlais.

Pause.

VIGILANTE. - Vous rendez visite à votre oncle dans quel but ?

PHOBI. - Pour respirer.

SCHULTS. - Souffler. Vous êtes en vacances.

VIGILANTE. - Prendre l'air.

SCHULTS. - Ou prendre l'air.

Pause.

SCHEFNER. - Seule à travers toute l'Europe ? Vous n'avez pas peur ?

PHOBI. - De quoi ?

SCHEFNER. - De voyager seule.

PHOBI. - Est-ce si imprudent ?

SCHEFNER. - Ici, on est en sécurité. Mais quand on voyage... la route est longue.

PHOBI. - Une semaine de bateau.

SCHEFNER. - Oh la la.

Silence.

Oh la la.

KANT. - Est-ce que mon valet vous a prévenue ? Nous allons vous épuiser.

VIGILANTE. - Vous épuiser comme sujet. De discussion.

PHOBI. - Il m'a juste prédit que vous aviez épuisé la soupe.

KANT. - Il n'y en a plus dans la soupière. Mais il en reste dans les assiettes.

MARTIN. - Je pourrais peut-être lui servir celle de demain ?

KANT. - Laisse-la pour demain.

MARTIN. - Il en restera aussi pour demain.

KANT. - Ne te mêle pas de demain, Martin. On va être coincés pour de bon.

Pause.

Si vous n'avez rien contre...

PHOBI. - À propos de la soupe ?

KANT. - À propos du sujet. Qu'on vous inclue dans la conversation.

PHOBI. - Qu'est-ce que cela donnera ?

VIGILANTE. - Rien.

SCHULTS. - Vous allez vous glisser dans la conversation, vous y trouverez de l'intérêt. Puis, nous allons voir profondément en vous et pour finir, nous vous épuiserons.

PHOBI. - Et qu'est-ce cela donnera ?

VIGILANTE. - Rien.

KANT. - Martin me remettra le livre et je vous le signerai.

Pause.

PHOBI. - Il va plus me dire de me branler ?

SCHULTS. - Mon Dieu, comme elle parle. Des sornettes et pourtant quel plaisir.

KANT. - Une histoire drôle messieurs. Au sujet de comment apprendre une langue à un Écossais. Si vous la connaissez déjà, ne riez pas tout de suite.

MARTIN. - Je la connais.

KANT. - Tais-toi.

Il suffit de le mettre dans un sac et le porter à travers toute l'Europe.

Kant rit. Martin rit.

KANT. - Martin, ne ris pas. Tu la connaissais.

MARTIN. - Oui, je la connaissais, monsieur (*il rit*).

SCHEFNER, *il rit*. - A travers l'Europe dans un sac ?

KANT. - Oui, à travers l'Europe (*il rit*).

VIGILANTE. - Pourquoi un Écossais ?

KANT. - Parce qu'un Anglais ne tiendrait pas dans le sac.

Tout le monde rit, à part Phobi.

SCHULTS. - C'est de l'humour anglais ?

KANT. - Oui, c'est ça.

VIGILANTE. - Et quelle serait la moralité ?

KANT. - Que les Écossais sont intelligents. Ils apprennent vite les langues.

Tout le monde rit, à part Phobi.

SCHULTS. - Dieu que c'est agréable. On se demande où se trouve l'Écosse. Les histoires drôles, ça voyage.

SCHEFNER. - À une semaine de route.

SCHULTS. - C'est ce que j'ai cru comprendre.

SCHEFNER, à *Phobi*. - Il est difficile de se décider à partir, n'est-ce pas ?

PHOBI. - Où ?

SCHEFNER. - Pour un voyage d'une semaine.

PHOBI. - C'est mon père qui m'a ébranlée. Pour que je sois loin du brouillard.

SCHULTS. - Encouragée. Si vous parlez du fait de partir de chez vous, il vous y a encouragée.

VIGILANTE. - Ou bien envoyée...

SCHULTS. - Possible...

KANT. - De quel brouillard ?

PHOBI. - Pacifique.

Pause.

VIGILANTE. - Pacifique ou pacifié ?

PHOBI. - Il n'est pacifié qu'en apparence.

SCHEFNER. - Ah bon, il ne l'est pas ?

PHOBI. - Si, il l'est. Mais il fait pâlir. Les cheveux prennent la couleur de la cendre.

VIGILANTE. - Ils deviennent poivre et sel, si vous parlez des cheveux qui blanchissent.

PHOBI. - Les deux premières fois ça se lave. Mais la troisième fois ça s'imprègne.

Pause.

SCHULTS. - Seigneur, Seigneur... Il s'en passe des choses dans le monde...

SCHEFNER. - C'est en Écosse ?

PHOBI. - N'importe où. La mer est calme comme une soupe. Il n'y a même pas des mouettes. Il n'y a que les maîtres d'équipage qui crient dans le brouillard.

SCHEFNER. - Pourquoi crient-ils ?

PHOBI. - Pour dépasser.

SCHEFNER. - Dépasser quoi ?

KANT. - Les bateaux. Pour que les bateaux puissent se dépasser les uns les autres.

PHOBI. - Les bateaux.

Pause.

VIGILANTE. - Mais ici il n'y en a pas...

SCHEFNER. - Ici le ciel est clair.

PHOBI. - Une journée de route d'ici.

Pause.

PHOBI. - Ici le ciel est clair. C'est un bel automne.

VIGILANTE. - Trop beau, comme si ce n'était pas le nôtre.

SCHEFNER. - Quand c'est l'automne de chez nous, on n'a pas envie de vivre, mais celui-ci est calme, quoique plein de tensions.

KANT. - On a fini le rouge, Martin.

MARTIN. - Je vois. Il faut descendre à la cave.

Pause.

KANT. - Alors descends.

MARTIN. - J'attends les assiettes.

KANT. - Quelles assiettes ?

MARTIN. - Les assiettes à soupe. Je vais les porter à Martha pour qu'elle les lave.

Kant dévisage Martin avec d'un air de reproche.

MARTIN. - Monsieur, j'attends les assiettes pour ne pas faire deux fois l'aller-retour.

Pause.

KANT. - Finissons cette soupe, messieurs. Il ne partira pas sans les assiettes.

SCHEFNER. - Comment ça, il ne partira pas ?

KANT. - Il ne partira pas.

KANT. - On est coincés. Les domestiques s'arrêtent.

MARTIN. - Je partirai. Mais avec les assiettes...

KANT. - C'est bon, on a épuisé le sujet.